

rapidité incroyable, et firent le plus grand tort aux troupeaux : la petite quantité de rats et de souris qui s'y trouvent y a été apportée par les navires. Les ours blancs y arrivent accidentellement sur des blocs de glaces flottantes qui viennent du Groenland. On se dépêche de tuer ces étrangers formidables, de crainte qu'ils ne s'établissent à demeure. Leur peau appartient au roi de Danemark.

« Quelquefois la pluie me contrariait pour mes courses, mais comme l'on n'avait pas d'obscurité, même à minuit, je pouvais aussi bien les reprendre alors que dans le milieu du jour. On n'est pas incommodé ici par la lumière désagréable que donnent les rayons horizontaux du soleil réfléchis par le sol, et que Linné a si bien décrite dans son *Flora lapponica*; car dans cette partie de l'Islande, le soleil n'est jamais entièrement au-dessus de l'horizon à minuit; quand même il en eût été ainsi, il n'eût pas pu, cette année, produire cet effet, car je ne me rappelle pas que, durant les plus longs jours, le ciel ait été parfaitement dégagé de nuages dans le nord. Quand il n'est pas totalement couvert, il fait ici dans cette saison aussi clair à minuit qu'en Angleterre à midi quand le temps est sombre.

« Le 27 juin fut le jour choisi pour rendre visite à M. Olav Stephensen, ancien grand-bailli

de l'île. Actuellement il demeure à Vidœe, jolie petite île éloignée de quatre milles de la capitale. Etant débarqué avec mes compagnons à une centaine de pas de la maison, M. Stephensen vint au-devant de nous; quoiqu'il fût âgé de soixante-dix-huit ans, il était encore plein de feu et de vivacité. Dès que nous fûmes entrés dans sa chambre à coucher qui lui sert de salon, je lui remis une lettre de recommandation de sir Joseph Banks, qui lui envoyait un présent de livres et de gravures. Le nom de cet homme respectable lui causa une émotion visible, et pendant qu'on lui traduisait la lettre, il en interrompait souvent la lecture pour citer les bienfaits de cet homme généreux envers l'Islande. Il nous adressa sur son compte beaucoup de questions du ton le plus affectueux, et s'informa surtout de son âge et de sa santé. Il nous raconta ensuite diverses particularités du séjour de sir Joseph Banks en Islande, d'une manière qui nous convainquit de son excellente mémoire, puisque les faits dont il parlait s'étaient passés depuis trente-sept ans, ce qui en même temps prouvait sa gratitude pour le bienfaiteur de sa patrie. Il rappela que depuis le commencement de la guerre actuelle entre la Grande-Bretagne et le Danemark, plusieurs Islandais ayant été faits prisonniers et menés en Angleterre, avaient été, grâce à la générosité de sir

Joseph Banks, rendus à la liberté et pourvus d'argent jusqu'à leur retour dans leur patrie.

« La petite île où demeure M. Stephensen n'a guères plus de deux milles de circonférence; elle est très-fertile. On y élève facilement des moutons, des vaches et des chevaux; il y a de la tourbe et de l'eau excellente; une grande quantité d'eiders y font leurs nids; dans ce moment ils couvaient leurs petits. La plupart des creux entre les rochers sont occupés par les nids de ces oiseaux. Ils sont si nombreux que nous étions obligés de marcher avec la plus grande précaution pour ne pas les écraser sous nos pieds. Indépendamment de cet endroit, M. Stephensen a fait tailler sur le flanc d'une colline en pente douce, deux rangées de trous dans chacun desquels il y a aussi un nid; il prend le plus grand soin de ces eiders, qui par leur duvet et leurs œufs, lui produisent un revenu considérable, l'édredon se vendant trois rixdallers (14 fr.) la livre. On le ramasse dans les nids que l'oiseau en garnit pour tenir chaudement ses petits; il l'arrache de son estomac que la nature prévoyante en couvre dans cette saison. Quand on enlève l'édredon, l'oiseau le remplace et recommence ainsi jusqu'à trois fois; le mâle en fournit lorsque la femelle n'en a pas assez. A cette époque de l'année, les chats et les chiens sont bannis de

l'île, afin que rien ne trouble ces oiseaux. Une certaine année un renard ayant passé sur la glace, répandit une grande alarme dans ce petit territoire; on ne vint à bout de le prendre qu'en y en apportant un autre qui fut attaché, avec une corde, près de la tanière du premier; celui-ci sortit alors et vint à portée de fusil du chasseur.

« Cette île a été concédée par le roi de Danemark à M. Stephensen, comme une récompense de ses services pendant cinquante ans qu'il a exercé ses fonctions. Le produit en est évalué à 100 rixdallers (480 fr.) par an. On a continué de plus à M. Stephensen son traitement de 1500 rixdallers. Indépendamment de son mérite comme fonctionnaire public, il en a aussi comme savant, et les divers mémoires sur l'histoire de sa patrie qu'il a envoyés à Copenhague, lui ont valu des marques de distinction de plusieurs sociétés savantes de Danemark, de Norvège et de plusieurs autres contrées. J'ai vu rarement, même dans les lieux les plus distingués par la culture des sciences, autant de diplômes et de médailles honorifiques, que chez ce citoyen d'un coin reculé d'un des pays les plus éloignés.

« M. Stephensen nous retint à dîner; le repas était splendide; on servit de la soupe au sagou, au raisin sec et au vin de Bordeaux; ces ingrè-

diens étaient cuits à consistance de gelée ; on apporta ensuite deux grands saumons bouillis , une terrine remplie d'œufs durs de grande hirondelle de mer , un mouton rôti et un grand plat de crêpes , du biscuit de Norvège et du pain de seigle ; on ne but que du vin de Bordeaux. Après le café , il fallut vider une grande jatte de punch , elle fut suivie d'une seconde , nous ne pûmes éviter de lui faire honneur jusqu'au bout , qu'en ordonnant à nos gens de tenir le canot prêt pour nous en aller. Ce festin fut terminé par trois tasses de thé.

« Nous avons été servis à table par deux femmes si bien mises , que je jugeai que ce n'étaient pas des domestiques ordinaires ; j'appris ensuite que ma conjecture était juste , et que les dames de la maison remplacent les domestiques quand il y a des étrangers ; celles que nous avons vues étaient la veuve d'un ecclésiastique et sa fille , auxquelles M. Stephensen tient lieu de père. Pendant le dîner un très-beau mouton fut amené dans la salle , pour nous le faire admirer ; il avait des cornes , était entièrement blanc , et sa laine très-grossière et presque droite , était mêlée de poil plus fin ; il fut envoyé à notre canot ; notre généreux hôte nous en faisait présent.

« Le 30 juin , le temps m'ayant permis d'entreprendre une excursion , j'allai voir le grand

courant de *Hraun* , ou de lave , qui est à peu près à six milles au sud de Reikiavik. La partie que je vis d'abord est à deux milles du Havnfiord , où son cours a été arrêté par la mer , après avoir parcouru vingt-cinq milles depuis le cratère qui est supposé lui avoir donné naissance. A une certaine distance , cette masse de lave présentait l'aspect le plus extraordinaire , étant aussi raboteuse et inégale que celle d'une mer très-agitée ; ses limites étaient marquées très-distinctement par la couleur moins foncée du rocher naturel ou par la végétation dont il est couvert , car la lave est presque noire , et de loin on croirait qu'elle est aussi nue que si le cratère venait de la vomir. M. Stephensen qui avait été spectateur d'une éruption du Skaptar Iœkul , m'avait dit que la surface des torrens de lave qu'il avait vus couler était unie tant qu'elle restait bouillante et liquide , et qu'en se refroidissant elle s'était fendue et brisée en morceaux innombrables , dont quelques-uns , d'une dimension prodigieuse , ayant été soulevés par la force expansive de l'air inférieur , étaient restés sur le bord de la crevasse qu'ils remplissaient auparavant. La même cause a rempli la masse que j'observais d'un nombre infini de fragmens de rochers , dont quelques-uns ont jusqu'à trente pieds de haut et les formes les plus bizarres ; ils sont confusément épars sur une

étendue de vingt-cinq milles de longueur et de dix milles de largeur, cette lave ressemble beaucoup à de la houille carbonisée. Les grosses masses sont généralement dénuées de toute végétation ; sur les points où les petits morceaux forment une surface passablement unie, on trouve quelques plantes.

« Je traversai le lendemain le Hraun pour atteindre le Helgafell, chaîne de montagnes dont je n'estimais la distance de Reikiavik, qu'à une quinzaine de milles. On ne peut s'imaginer une route plus fatigante, car les plantes qui couvraient une grande partie de la lave, cachaient les trous et les pointes des rochers, de sorte que je tombais souvent. Après m'être donné bien de la peine, je fus obligé de rebrousser chemin sans parvenir au but de ma course.

« Le Lax-Elv qui tombe dans la baie de Reikiavik, a reçu ce nom qui signifie rivière des saumons, de la grande quantité de ces poissons qui la fréquentent ; on a fait, à quelque distance de l'embouchure, un barrage en pierres, auquel on a laissé trois ouvertures où l'on place des paniers où les saumons se prennent en descendant. Dans une nuit on en attrapa vingt de cette manière ; ils étaient si communs dans une lagune un peu au-dessous de la digue, qu'en très-peu de temps, un de nos bateliers en harponna six ; il en saisit

d'autres avec la main en se penchant hors du bateau. La baie était remplie d'eiders qui nageaient avec leurs petits, de cygnes, de harles, de guillemots et de phoques, qui jouaient à moins d'une portée de fusil de notre canot.

« Etant allé me promener à cheval à la source d'eau chaude, j'y trouvai une tente dressée sur le bord du ruisseau, elle était remplie de femmes et de filles qui s'y étaient mises à couvert du mauvais temps. Elles y étaient venues de la ville pour laver leur linge, on y arrive pour cette opération de plusieurs milles à la ronde ; le linge est apporté à dos de cheval. Ces femmes faisaient cuire dans la source, pour leur dîner, de chétives pommes-de-terre, qui n'étaient pas plus grosses qu'une noix ; elles m'en offrirent. J'avais pris avec moi des œufs d'eider pour essayer la chaleur de l'eau ; ils furent dix minutes à cuire dans la partie où le thermomètre s'éleva à 200°.

« Les Geysers sont un objet trop curieux pour ne pas exciter le désir de les observer. Je me mis en route le 8 juillet avec trois chevaux chargés de mon bagage ; un quatrième était destiné à les relayer. Ils étaient attachés les uns derrière les autres par une corde de crin dont un bout tenait à la queue du premier, l'autre à la mâchoire inférieure du second, et ainsi successivement des autres. Mon guide était en avant, ayant à la main

une corde qui prenait le premier cheval à la bouche, de sorte que tous suivaient exactement la même route; ces animaux sont tellement accoutumés à cette manière de voyager, que même lorsqu'on ne les lie pas ensemble, ils se suivent ainsi, au grand déplaisir du cavalier qui voudrait aller plus vite ou s'écarter de la ligne droite. Jacob, un de nos matelots, allemand de naissance, qui savait assez de danois pour me servir d'interprète auprès des Islandais, montait un sixième cheval, j'en avais un septième.

« Jusqu'à une certaine distance de Reikiavik, on suit une espèce de route battue qui est bien meilleure que je ne l'aurais supposé. Nous n'étions pas encore arrivés à la porte de la première maison que nous rencontrâmes, que les habitans en sortirent pour nous offrir du lait et du petit lait, dans de grandes gamelles qui tiennent une pinte et demie et ont un couvercle. Les Islandais s'en servent pour porter leur beurre quand ils vont en voyage. Ces bonnes gens examinaient avec beaucoup d'attention un pistolet que Jacob avait suspendu à sa ceinture; ils étaient impatiens d'en connaître l'usage; il n'était pas aisé de le leur expliquer.

« Nous avons jusqu'à présent marché droit à l'est, nous avons ensuite tourné presqu'au nord. Il pleuvait et le temps était si couvert, que je ne

pus rien voir de la nature du pays avant d'arriver au pied du Skula-Fiøll. Ses trois sommets coniques qui se voient distinctement de Reikiavik, s'élèvent beaucoup au-dessus de toutes les montagnes voisines; à sa base s'ouvre une crevasse étroite et profonde qui semble avoir été produite par une violente commotion de la nature; elle se prolonge à une certaine distance le long de la route; le flanc de la montagne qui s'élève au-dessus, est composé de colonnes perpendiculaires de basalte qui n'ont que huit à dix pouces de diamètre.

« Tout le pays que je traversai ensuite est une lande stérile, dont la surface est parsemée de grands quartiers de rochers, ou un marais dans lequel nos chevaux enfonçaient fréquemment jusqu'à la sangle. J'y rencontrai une femme conduisant sur son cheval un tronc d'arbre qui venait d'être tiré de terre à peu de distance; il avait près de six pieds de long, et près d'un pied de diamètre, c'était tout ce que l'animal pouvait faire que de le porter. Entre dix et onze heures du soir nous sommes arrivés à Heiderbag; je m'y arrêtai chez M. Egelosen, prêtre auquel j'étais chargé de remettre une lettre de recommandation de la part de M. Stephensen. Il était déjà couché; il se leva, et m'aida à dresser ma tente et à débarrasser mes chevaux de leur charge. La

pluie avait mouillé mes habits et la plupart des objets de mon bagage, de sorte que je passai une très-mauvaise nuit sur la terre humide. »

« Le lendemain de bon matin, M. Egelosen m'invita à déjeuner chez lui, ce que j'acceptai avec plaisir; toutefois je portai avec moi mon thé, mon café et d'autres provisions, car j'étais sûr de ne trouver dans la maison de mon hôte que du lait, du beurre, du lait caillé et du poisson. Il nous reçut dans la pièce qui lui servait de magasin pour le poisson, le suif, la laine, le lait, etc.; comme c'est ordinairement la meilleure d'une maison islandaise, c'est celle dans laquelle on fait entrer les étrangers. Les murs étaient formés de couches alternatives de terre et de pierres, sans mortier pour les réunir ni pour couvrir leur surface; la terre nue servait de plancher. Notre hôte n'avait qu'une seule chaise, une seconde n'aurait pas pu trouver place dans cette chambre encombrée de coffres et de vieux habits. L'honnête ecclésiastique m'offrit de bon cœur le peu de provisions qu'il y avait dans sa maison; j'eus beaucoup de peine à l'empêcher de tuer un agneau pour me régaler. Il avait été secrétaire du grand bailli qui lui avait fait obtenir le vicariat de Thingevalla, car il n'y a pas d'église à Heiderbag; ce bénéfice est un acheminement à un meilleur; son revenu est extrêmement modique, le fixe et

le casuel ne se montant pas à plus de soixante rixdallers (300 fr.) par an; mais il a de plus une maison, et un peu de terre, ce qui le met en état de nourrir cinq vaches et vingt-huit moutons. Il donne aussi à loyer trois chétives cabanes bâties sur sa terre. La principale occupation des femmes de sa famille, est, indépendamment de tricoter, de faire du beurre, du lait caillé et du petit lait. Si l'hiver est rigoureux, M. Egelosen est obligé de tuer quelques-unes de ses vaches et de ses brebis, parce qu'il n'a pas assez de foin pour les nourrir; ce n'est que dans des cas semblables que l'on se permet de manger de la viande. Après le déjeuner, M. Egelosen alla visiter ses filets tendus pour la première fois dans le lac voisin. Il y trouva une truite qui fut cuite à l'instant; elle était exquise.

« A midi M. Egelosen fut obligé de partir pour Reikiavik, où il devait prêcher devant l'évêque; mais il nous assura que, tout annonçant la continuation de la pluie qui tombait à torrents, nous serions retenus chez lui, et qu'il ferait son possible pour y être de retour le lendemain, afin de nous accompagner à Thingevalla. Je ne m'attendais pas à le voir revenir au temps qu'il avait fixé, car il emportait sur le cheval qu'il montait deux grandes caisses contenant du suif, de la laine et des bas de laine, qu'il allait échanger contre du fer et d'autres marchandises.

« La pluie ne cessa un moment le 10 que pour recommencer plus fort. Le temps fut plus beau le 11, et je pus considérer le pays qui m'entourait. Le premier objet qui attira mon attention fut l'immense lac de Thingevalla; il se développait à mes yeux comme par enchantement; car, quoiqu'il fût presque à mes pieds, je n'en avais aperçu que le bord; on dit qu'il a quinze milles de long sur cinq à douze de large. A peu près au milieu s'élèvent deux rochers noirs isolés, d'une dimension et d'une hauteur considérables; des milliers de goelands y viennent pondre leurs œufs. Au nord et au sud du lac on découvrait dans le lointain des montagnes raboteuses qui étaient presque entièrement couvertes de neige.

« Tandis que je contemplais ce tableau d'une magnificence sauvage, M. Egelosen vint me trouver, il était arrivé la veille au soir; il m'accompagna dans ma promenade autour du lac; les bords étaient partout fort bas, l'eau me parut très-peu profonde jusqu'à une grande distance des rives; il n'en est pas ainsi au milieu, car en quelques endroits on n'a pas pu atteindre le fond. Il est formé, dans les points où on l'aperçoit, de petits fragmens de rochers noirs: çà et là on rencontre sur la rive des masses de rochers considérables de figure très-pittoresque.

« A quatre heures nous sommes partis avec

M. Egelosen pour Thingevalla, nous étions accompagnés du fils du pasteur de ce lieu. Quoique nous n'en fussions éloignés que de six milles, le chemin était si mauvais, et nous nous arrêtions si souvent pour regarder autour de nous, que nous n'y sommes arrivés qu'à huit heures. Nous avons presque toujours marché le long du rivage du lac, entièrement composé de petits fragmens de laves qui souvent sont aussi fins que du sable, et fatiguent beaucoup les chevaux; partout où les ruisseaux nombreux qui se jettent dans le lac avaient déposé une petite quantité de terre végétale, de petites plantes contrastaient par leur verdure, ou par leurs fleurs, avec la noirceur du sol.

« Nous avons passé une rivière assez large au-dessous d'une cascade assez considérable; et bientôt nous sommes arrivés à l'extrémité nord-est du lac; notre guide nous a dit que nous approchions du défilé d'Almaneggiaa, dont on m'avait parlé comme d'une des plus grandes curiosités de l'île. Le sol était fendu en un grand nombre de crevasses, dont quelques-unes étaient si profondes, que l'obscurité empêchait d'en voir le fond qui dans d'autres était caché par la glace et la neige. Tout-à-coup nous sommes arrivés sur les bords d'un précipice affreux; nous avons au-dessous de nous l'Almaneggiaa qui s'étendait presque à perte de vue, à peu près en ligne droite de l'est à l'ouest;